

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Fragile diva

Louise Desjardins, Pauline Julien. *La vie à mort*, Montréal, Leméac, 1999, 440 p., 27,95 \$.

Francine Bordeleau

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37373ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (2000). Compte rendu de [Fragile diva / Louise Desjardins, Pauline Julien. *La vie à mort*, Montréal, Leméac, 1999, 440 p., 27,95 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 53–53.

Fragile diva

Cette biographie inégale nous montre une Pauline Julien continuellement hantée par le doute, la culpabilité et la mort.

BIOGRAPHIE
Francine Bordeleau



INOUBLIABLE INTERPRÈTE DES BRECHT, Vigneault, Anne Sylvestre et autres Gilbert Langevin, Pauline Julien fut-elle l'une de nos premières divas ? En tout cas, elle-même a jusqu'à un certain point revendiqué ce statut et, dans les pages d'un journal poursuivi pendant près de quarante années — journal qui fournit une riche matière à sa biographe —, elle déplorera souvent que le Québec ne la reconnaisse pas à sa juste valeur. Il est vrai que sa carrière de diseuse et de

chanteuse débute à Paris où elle vit, désargentée et bohème, de 1951 à 1957 ; qu'elle côtoie les Ricet Barrier et Barbara ; qu'elle acquiert quelque notoriété dans les boîtes de la rive gauche. Or, lorsqu'elle revient au Québec à presque trente ans, elle y est pratiquement inconnue. Il lui faut repartir à neuf, imposer son style et son répertoire très français...

Bien d'autres recommencements scanderont l'existence de Pauline Julien, nous apprend cette biographie entreprise en 1997. Cette année-là, la chanteuse achève d'écrire les « contes vécus » qui composent *Il fut un temps où l'on se voyait beaucoup* (Lancôt éditeur). Le livre,

lancé en avril 1998, est le « fruit d'un effort ultime » :

Pauline Julien, atteinte d'aphasie « dégénérante » (*sic*) depuis une décennie, est en effet très malade. Le 1^{er} octobre 1998, à l'âge de soixante-dix ans, elle se suicide.

Trois jours avant sa mort, elle appelle Louise Desjardins. « J'ai trois, quatre tiroirs de cahiers, des journaux, des lettres, les veux-tu ? » Outre les archives léguées à la Bibliothèque nationale du Québec, une masse d'articles, les entretiens avec les proches et avec la chanteuse elle-même, la biographe a ainsi bénéficié d'une abondante documentation de première main. À commencer par le journal intime, donc, dans lequel Pauline Julien s'astreint, à compter de 1960, à une incessante introspection.

Ces pages exposent des anxiétés et des cyclothymies récurrentes, même lorsque leur auteure semble portée par « une grande vague d'optimisme », comme au printemps de 1973. Elle vient de terminer son onzième disque — *Allez voir, vous avez des ailes* — enfin promis au succès populaire grâce aux chansons « Chus tannée Roger » et « La croqueuse de 222 », signées Michel Tremblay, ou encore « L'extase » et « L'âme à la tendresse », écrites par elle-même. Pauline Julien note

pourtant, le 24 mars : « [...] je suis à l'extrême limite et j'ai peur de tomber dans quelque vide ou néant, qui engendre la peur de souffrir, imperceptible, la peur que ça finisse. » Ce n'est là qu'un exemple parmi une multitude. Tout au long d'une carrière fertile, qui la consacra *pasionaria* du Québec puis du féminisme, elle réitère dans son journal des réflexions angoissées et morbides, et fait même du suicide une sorte de leitmotiv.

Cette Pauline Julien, trouvant dans l'écriture « un moyen de surmonter la dépression qui l'assaille continuellement quand elle ne chante pas », a d'évidence impressionné Louise Desjardins. « Écrire l'aide à analyser plus objectivement la situation », ajoute la biographe. Truisme superfétatoire, en réalité, car telle est l'une des grandes fonctions du journal intime. Et à l'instar de la quasi-totalité des diaristes, Pauline Julien ressasse surtout des idées noires. Mais de là à affirmer qu'elle « se suicide par écrit » avant son geste ultime de 1998 — comme si ceci expliquait cela —, il y a un pas que Louise Desjardins franchit allégrement.

La vie à mort souffre en somme de coller de (trop) près au journal intime et de le commenter sans s'occuper d'en interroger les possibles distorsions. Cette attitude de l'auteure conduit à une biographie qui, si elle n'est pas franchement hagiographique, n'est pas critique non plus. Des événements ayant ponctué l'existence de Pauline Julien, nous lirons en fait une version que n'aurait certes pas contestée la principale intéressée et qui ne risque guère de déplaire aux proches. Ainsi, nulle polémique ne viendra entacher le souvenir de la fameuse interprète de « Une sorcière comme les autres ». De même, jamais ne sera ternie l'image du couple qu'elle a formé pendant trente-deux ans avec Gérald Godin. Bien au contraire. Dès lors que Louise Desjardins évoque — fort discrètement, reconnaissons-le — les « amours contingentes » vécues de part et d'autre, elle contribue plutôt à renforcer le mythe, né à la faveur d'Octobre 1970, d'un couple à la Sartre/Beauvoir.

Sans doute parce que le Québec demeure une petite société tricotée serrée, les biographies consacrées aux gens d'ici sont souvent timides, écrites comme si leurs auteurs craignaient de déboulonner nos encore trop rares statues. On aura compris que *La vie à mort* s'inscrit dans cette lignée des exercices d'admiration. Le livre dessine certes un portrait sensible, chaleureux de Pauline Julien, tout en décrivant succinctement — et c'est l'une des séductions de l'ouvrage — un Québec effervescent que l'on commence néanmoins à bien connaître. Mais faute, par exemple, de vraiment explorer les rapports de la chanteuse au féminisme, à l'engagement, à la politique et au politique (il y avait pourtant là de quoi faire !), cette biographie rédigée à chaud et publiée trop tôt reste superficielle. À Louise Desjardins, il aura en somme manqué beaucoup de distance et une certaine vision.

